L'Abeille de la Nouvelle-Orleans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 22 DECEMBRE 1890. 64ème Année

Dufour & Donnet,
Propriétaires-Editeurs

Entered at the Post Office at New Orleans, La as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI, 22 DECEMBRE 1890.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

Le traitement de la tuberculose par le remède du docteur Koch.

Nous avons publié, dernièrement, une lettre du Dr Lereboullet au *Temps*, au sujet du traitement de la tuberculose par le remède du Dr Koch. Le numéro du 6 décembre du même journal nous apporte une seconde communication du grand médecin de Paris. Nous croyons devoir la reproduire :

Lorsque parut, dans un numéro spéciale (46 a) de la *Deutsche medicinische Wochenschrift* la "nouvelle communication sur le traitement de la tuberculose," tous les médecins, qui connaissaient les remarquables travaux bactériologiques du docteur Koch, devaient applaudir à sa brillante découverte et rendre hommage à la réserve vraiment scientifique avec laquelle il indiquait les résultats auxquels elle pourrait conduire. Je me suis fait l'interprète de ces sentiments (le *Temps* du 18 novembre) en rendant pleine et entière justice à l'éminent professeur de l'institut d'hygiène de Berlin.

Mais, depuis quinze jours, les expériences entreprises en Allemagne et dans les grands hôpitaux de l'Europe entière, puis toute une série de documents officiels nous font un devoir d'envisager, non seulement au point de vue scientifique, mais encore et surtout au point de vue pratique et humanitaire, une question qui, plus que jamais, passionne l'opinion publique.

Au point de vue scientifique, en effet, toutes les affirmations du docteur Koch ont été confirmées. La *lymphe* nouvelle est un réactif des plus précieux pour diagnostiquer la tuberculose, la caractériser et troubler profondément son évolution. Jamais on n'avait encore trouvé de médicament doué la spécificité d'action sur un tissu morbide déterminé fût aussi rapide, aussi complète. Bien plus, les confidences de R. Koch et de Lister nous permettent d'espérer qu'une méthode scientifique nouvelle a été créé et que la physiologie pathologique va entrer dans une voie féconde en résultats utiles.

En est-il de même au point de vue pratique ? Les malades traités aujourd'hui par les inoculations du remède de Koch sont-ils sauvés d'une guérison définitive ? Les dangers très réels auxquels on les expose, en les soumettant aux réactions que provoque le médicament, sont-ils compensés par la certitude que donne une médication qui "guérirait d'une façon certaine les phtisies au début" ? Il est malheureusement impossible de répondre affirmativement à ces questions. Sans doute le *lupus* et les *tuberculoses locales* semblent très favorablement modifiés sous l'influence du nouveau mouvement. Et cependant les malades que l'on considérait comme guéris ont dû, après une récidive dont la rapidité surprend, être soumis à de nouvelles inoculations. Quant aux tuberculisations pulmonaires, les améliorations annoncées par divers observateurs sont si peu marquées et surtout si fugaces que, jusqu'à ce jour du moins, aucune conclusion précise ne peut être déduite d'expériences encore très incomplètes.

Qu'en résulte-t-il ? Un trop grand nombre de malades, appelés à tirer par l'espérance d'y trouver en peu de jours, sinon à peu de frais, une guérison certaine, se trouvent aujourd'hui plus gravement atteints et plus découragés qu'il y a un mois. Nous ne connaissons pas le nombre de ceux qui ont succombé soit aux fatigues du voyage, soit aux rigueurs du climat, soit aux conditions hygiéniques défectueuses qu'entraîne le séjour dans un hôtel ou une clinique. Mais nous savons que plusieurs décès ont eu lieu à la suite d'injections pratiquées sur des sujets atteints de lésions étendues à la plèvre, au larynx, au péritoine ou aux méninges. Ainsi que je le disais, il y a quinze jours, le médicament n'est donc pas inoffensif. Je puis ajouter que jusqu'à présent il ne compte pas à son actif un seul cas de guérison complète ni surtout définitive.

N'est-il point permis, dès lors, de se demander jusqu'à quel point on peut se croire autorisé à traiter un phtisique comme un lapin ou un cobaye et à *expérimenter* sur l'homme un produit sur la nature et la composition duquel on ne sait absolument rien ? Au moment où le docteur Koch annonçait sa découverte, la confiance qu'il inspirait au monde savant et sa promesse de faire connaître la composition de la lymphe qu'il avait expérimentée sur lui-même (1) pouvaient autoriser ses collègues à poursuivre, sous sa direction, des recherches cliniques reconnues nécessaires. Les conditions sont bien différentes aujourd'hui. Le ministre de l'instruction publique de l'empire d'Allemagne a interdit au docteur Koch de rien publier. Sous prétexte d'éviter les contrefaçons, M. von Gossler prétend faire du remède nouveau la propriété exclusive de l'empire allemand. Il n'est donc bien d'un *remède secret* et qui, si nous en croyons ce qu'on affirme, resterait longtemps encore inconnu de ceux qui l'emploient. Voyons les conséquences de ces décisions dont le ministre allemand a pris la responsabilité pleine et entière, malgré les objections du docteur Koch. Si nous envisageons l'avenir, nous ne pouvons méconnaître qu'en laissant ignorer la méthode qu'il a suivie et les procédés de recherche qui l'ont peu à peu conduit à la découverte que l'on a tant admirée, le président de l'Institut d'hygiène de Berlin entravera l'évolution scientifique et rendra bien difficile, sinon impossible, les progrès certains qu'auraient fait faire à la bactériologie les savants qui le suivaient désormais dans la voie qu'il a tracée.

Avant de se résoudre à obéir aux ordres de son ministre, le docteur Koch aurait pu lui rappeler que notre illustre Pasteur a compris d'une tout autre manière les intérêts de la science et les devoirs du savant. Que serait aujourd'hui la bactériologie si Pasteur avait tenu secrètes ou s'il avait prétendu exploiter directement les innombrables et éclatantes découvertes qui l'ont rendu célèbre ? Et la lymphe nouvelle aurait-elle jamais été trouvée si toute la doctrine de l'atténuation des virus et des vaccinations préventives n'avait pas été aussi nettement, aussi complètement édifiée dans le modeste laboratoire de l'Ecole normale de Paris ?

Si l'on se place au point de vue scientifique, le secret de la nouvelle découverte ne saurait donc être excusé. M. von Gossler l'a d'ailleurs implicitement reconnu en avouant "que Koch pourrait dire avec quelles substances il fabriquait sa lymphe et même décrire sa méthode." Nous ne demandons pas du vantage Que le gouvernement allemand vende aux taux qu'il a déjà fixé des flacons dont il garantira la provenance; mais qu'il laisse à un savant qui s'a point encore démérité de l'estime publique le droit de rester homme de science en s'opposant à ce qu'une brillante découverte n'aboutisse qu'à la monopolisation officielle d'un *remède secret*.

DR. LEREBOULLET.

(1) "Je ne puis encore dire, disait R. Koch, dans d'indications sur l'origine et la préparation du *remède puisque mes recherches ne sont pas terminées*. JE DONNERAI CES INDICATIONS DANS UNE COMMUNICATION ULTÉRIEURE."

Notes d'album :

La calme est la première beauté du corps, de même que la sagesse est la plus haute expression de l'âme.

La fortune ne change pas les hommes, elle les démasque.

Les avares amassent pour faire rire leurs héritiers.

Un pervers ne sert de l'opinion ; un grand homme la change.

FEUILLETON.

GRAND CŒUR

—PAR—

PAUL D'AIGREMONT.

DEUXIÈME PARTIE.

LE TRIOMPHE DU MAL.

(*Suite.*)

Marguerite, sans forces, les jambes subitement brisées et la tête étreinte d'un cercle de fer, s'était laissée tomber sur une chaise.

—Qu'il y a donc des gens bas et vils ! ....murmura-t-elle éperdue.

Les yeux dilatés, elle ajouta :

—Te croire infâme, Fabien !....Non, jamais !.....je mourais plutôt la lumière !....

Une grande ride s'était creusée entre ses deux sourcils ; malgré elle, une foule de choses lui revenaient très précises, très abondantes, faisant naître des soupçons au fond de son esprit, torturant et déchirant son cœur, sans que sa volonté eut la puissance de les éloigner.

—Si c'était vrai, pourtant !.... murmura-t-elle au bout d'un quart d'heure, pendant lequel la malheureuse jeune femme souffrit mille morts.

Presque machinalement, alors, elle se leva et se dirigea vers la petite boule blanche.

Ses mouvements étaient ceux d'une automate.

Dans son visage, subitement décomposé et livide, ses yeux seuls brillaient, tellement dilatés qu'ils en paralysaient noirs.

Elle se baissa, ramassa le papier, le défroissa et le relut.

Il contenait ceci :

"Madame la marquise,

"La plus épouvantable chose se passe sous vos yeux, et vous ne la voyez pas. Car on ne peut admettre que la sachant, vous la tolériez.

"Mlle de Candales et M. le marquis d'Argelles vous trahissent indignement et cela dès les premiers jours de votre mariage, peut-être avant.

"Si vous en voulez une preuve, rentrez à trois heures de votre réunion de charité, allez directement et sans bruit dans le petit salon de votre amie, vous ne garderez aucun doute."

Pas autre chose, pas même le mot "Un ami" qui termine d'ordinaire les atrocités de ce genre.

De nouveau, Marguerite faillit céder à son indignation et rejeter avec horreur l'infamie qui brûlait ses doigts.

—Non, dit-elle, je n'espionnerai pas mon mari.

Mais elle n'avait pas achevé sa phrase qu'un grand sanglot déchira sa poitrine.

Elle porta la main à son cœur, puis à sa tête et fondit en larmes.

—Je dis que je ne l'espionnerai pas ! .... murmura-t-elle.

Non, c'est bas, c'est lâche, c'est indigne de lui et de moi, mais est-ce que je pourrais désormais vivre sans avoir une conviction absolue !....

Ah ! malheureuse que je suis !.... Et c'est sûr, j'en mourrai !.....

Elle tomba sur une chaise longue, affaissée, mourante, et si pâle, qu'on pouvait la croire sans connaissance.

Inutilement, la jeune femme essaya de ressaisir sa force et sa volonté.

Impossible d'y parvenir.

Et une danse folle, et cependant avec une précision terrible, les choses du passé lui revenaient, lui montrant subitement une réalité atroce, qu'elle n'avait jamais soupçonnée dans son innocence immaculée.

Ainsi c'était vrai !.....

Infâme l'aimé aimée comme une sœur.....

Infâme le mari adoré du plus profond des entrailles, en qui se réconsumait son bonheur et sa vie.....

Non, elle ne pouvait encore le croire.

Seulement quand ses oreilles auraient entendu, quand ses yeux auraient vu, la marquise d'Argelles aurait s'il lui restait à vivre ou à mourir.....

Tout à coup elle se releva très décidée, presque calme.

Sous la volonté nouvelle qui pointait en son cerveau, les forces de Marguerite renaissaient.

—Je veux savoir..... dit-elle avec une grande énergie. Vivre avec mes soupçons serait mourir chaque jour.

Elle sonna sa femme de chambre.

Il était tard, les heures ayant passé rapidement.

—Allez me chercher un consommé, dit-elle, puis revenez m'habiller.

La jeune fille obéit sans un mot.

—Madame la marquise ne veut pas qu'on lui parle mademoiselle, demanda-t-elle. C'est l'heure de son repas, s'elle aussi.

Marguerite hésita.

Si elle eût accepté de voir sa fille, de la tenir sur son cœur, peut-être eût-elle été sauvée !....

Mais tout à coup, deux raisons la décidèrent.

Elle ne voulait pas d'abord amollir sa résolution. Ensuite après le coup profond qu'elle venait de recevoir, son lait n'empoisonnerait-il pas Inès ?.....

—Non, dit-elle, je n'ai pas le temps. Dites qu'on l'apaise avec son biberon.

Le coupé est-il avancé ?

—Oui, madame la marquise.

Il était deux heures passées.

La réunion avait lieu à trois heures.

Marguerite s'approcha d'un petit bureau en bois de rose, elle prit une feuille blanche sur laquelle elle traça quelques lignes, les signa, les cacheta, puis après avoir jeté un long regard auf lieux qu'elle quittait et où elle avait été si heureuse, elle se dirigea rapidement vers sa voiture.

—A l'église Sainte-Eulalie, dit-elle à son cocher.

Celui-ci, sans un mot, obéit.

Pendant que le coupé filait comme le vent, un rideau de mousseline se soulevait dans l'aile la plus reculée de l'hôtel et la tête brune de Diane apparaissait vaguement, derrière la glace fermée.

—Va, murmura-t-elle devant la pâleur livide de celle qui s'éloignait, tu as du plomb dans l'aile. Ce soir, ou je me trompe fort, la victoire sera à moi !....

—Baptiste, dit la marquise d'Argelles à son cocher, en descendant devant le porche de l'église, allez au siège de l'œuvre, sours du Jardin Public, remettez ce billet à Mme la vice-présidente, puis revenez me chercher ici même.

—Faudra-t-il prévenir madame la marquise lorsque je serai de retour ?

—Non, je sortirai de l'église lorsque mes dévotions seront terminées.

Le cocher remonta sur son siège, et touchant son cheval, partit avec la rapidité de la foudre.

Quelques minutes après, la marquise d'Argelles ressortait de la chapelle.

Elle écouta un instant.

Le bruit de la voiture ne se faisait plus entendre.

Vivement, alors, elle s'éloigna.

Le cours d'Albert est tout proche, elle fut vite arrivée à l'hôtel.

Mais elle n'entra point par la grande porte.

Elle pénétra au contraire dans une petite rue isolée qui longeait les constructions et, ouvrant une porte dérobée, elle se trouva au bout d'un splendide jardin d'hiver; puis par un escalier de service, elle atteignit l'aile de l'hôtel qu'habitait Diane de Candales.

Un grand cabinet noir, qui servait à sa rivale pour serrer ses robes, longeait le petit salon où elle se tenait d'habitude.

De là, sans être vu, on entendait tout ce qui se disait, même à voix basse, dans la pièce voisine.

Marguerite mit les deux mains sur son cœur qui battait à coups précipités.....

—Je peux en mourir, balbutia-t-elle. Et mon père ?.... Et ma fille, ne dois je pas vivre pour eux ?.....

Elle hésitait.....

Un bruit plus léger que le froissement de l'aile d'un oiseau la fit devenir toute blanche, toute froide.

Ne s'était-on pas embrassé, à côté ?....

Dans les cas, il y avait quelqu'un avec Diane, et l'on causait.

Une douleur atroce laboura la poitrine de Marguerite d'Argelles.

—Je veux aller jusqu'au bout ! dit-elle.

Et sans penser à autre chose, elle entra dans le cabinet noir.

Mais elle n'avait pas refermé la porte du corridor, qu'elle dut s'accrocher au mur pour ne pas s'affaler mourante sur le sol.

La voix de Fabien, en effet, frappait ses oreilles, il faisait à Diane les plus ardentes protestations.

Marguerite sentit son cœur subitement s'arrêter de battre.

C'était vrai !....

Qu'avait-elle besoin d'en apprendre davantage ?.....

Et cependant, les pieds cloués au sol, stupide de douleur, elle resta.

Avec une habileté infernale, se sachant écoutée,—car elle avait entendu le bruit léger que Marguerite avait fait en entrant dans le cabinet,—Diane rappela à Fabien les commencements de leur amour, comment ils avaient espéré d'abord être mari et femme, comment la volonté reconnaissante et infaillible de la marquise d'Argelles les avait exaucés.

Et elle enjoliva le tout de ses grands sentiments à elle, qu'elle n'avait jamais éprouvée, enguirlandant leur sacrifice dans des protestations d'amour, des élans de passion, des caresses qu'elle savait bien tuer aussi sûrement la malheureuse Marguerite, qu'au château d'Astarac le poison préparé par elle avait tué Blanche.

En effet, à une déclaration de Fabien, plus brûlante que les autres, un grand cri, un cri déchirant, douloureux, atroce, retentit dans le cabinet, bientôt suivi par la chute d'un corps.

Fabien se redressa subitement, blanc comme un suaire, les lèvres tremblantes, une sueur froide aux cheveux.

—Mon Dieu ! balbutia-t-il éperdu, qui donc était là ?....

Il se précipita comme un fou vers le cabinet dont la porte n'était même pas fermée, il la poussa, entra, mais tout aussitôt se jeta en arrière, frappé d'horreur.

Marguerite était étendue de tout son long par terre, elle semblait morte.

—Est-ce que nous l'avons tuée comme nous avons tué Mlle de Rhodes ? murmura-t-il avec des regards de fou.

Diane agenouillée auprès du corps de son amie, sanglotait, disant au milieu de ses larmes :

—Miséérable que je suis !.... Ah ! Marguerite, petite sœur adorée !....réponds-moi, vis, pardonne-moi, et je jure de m'en aller à l'autre bout du monde !....

La jeune femme, lentement, finit par ouvrir les yeux.

—Vous m'avez trahie !.... dit-elle très faiblement. Je vous aimais tant tous les deux !....

Fabien, la tête enfouie dans les coussins d'un divan, pleurait à en mourir.

Diane, toujours à genoux, avait l'air aussi accablée, aussi désespérée que le marquis.

—C'est horrible, dit-elle à la fin, je ne mérite pas de vivre !.....

Puis avec une grande explosion de douleur :

—Ah ! toi qui as tant été aimée et si adorée, et si heureuse, tu ne peux pas savoir ce que c'est que briser son cœur, quand on est seule au monde, sans une tendresse, sans une consolation !....

—Tu m'avais, dit la mourante, tu avais ma mère !.....

—Aussi ai je voulu être grande et généreuse, moi aussi.... Aussi l'ai-je fait, ce dur sacrifice sans que personne le sache !....

Hélas ! la tentation est revenue....

Je le revoyais tous les jours....

Je l'aimais tant !....

J'eusse dû fuir !....

Je ne l'ai pas fui !....

—Tais-toi.... Assez !....

Elle appela son mari.

—Fabien, dit-elle, je ne puis rester là, étendue.

Que penserait-on, s'il arrivait quelqu'un ?.... Viens auprès de moi....

Et comme il la regardait, ahuri, lui ayant machinalement obéi, mais ne la comprenant pas :

—Prends moi dans tes bras, dit-elle, tu es fort, et si tu ne le peux pas, Diane t'aidera. Porte-moi dans ma chambre, c'est là que je veux mourir.

Il s'affala à ses pieds, s'arrachant les cheveux.

—Ne parle pas ainsi, dit-il, ou c'est moi qui vais me tuer sous tes yeux, de douleur et de remords !....

Je t'ai trahie, c'est vrai, je suis un misérable !....

Et cependant, je t'adore, et pour te faire oublier mon crime, je donnerais ma vie !

Elle releva par force la tête inclinée du jeune homme et le regarda un instant jusqu'au fond de ses claires prunelles noyées de larmes.

—Je te crois, dit-elle enfin.

Plus bas, elle ajouta :

—C'est moi qui ai commis le crime, avais-je le droit de me mettre entre vous !.....

Ne m'en veuillez pas, je vais essayer de réparer le mal que j'ai fait.

Et s'adressant à Mlle de Candales :

—Diane, dit elle, tu as plus de force morale que Fabien, aide-le à m'enlever d'ici. Mon père peut arriver d'un moment à l'autre, il doit tout ignorer !....

Il fallait bien obéir.

Lorsque Fabien l'eut déposée sur son lit, dans leur chambre commune, ses sanglots redoublèrent.

—Tais-toi, lui dit la jeune femme, ton chagrin me fait mal.

Elle était blanche comme une cire, avec une large raie noire au-dessous de ses yeux, toujours bleus et purs comme le ciel.

Son aspect était celui d'une morte, mais elle semblait avoir repris tout son calme, une grande décision était en elle.

Fabien pleurait toujours.

Diane, très sombre, affreusement pâle, paraissait tout aussi désespérée que le marquis, mais sans prononcer une parole.

—Je t'ai supplié de ne plus pleurer, Fabien, dit Marguerite au jeune homme.

—Est ce que je puis, est ce que je pourrai désormais faire autre chose ? répondit-il, très sincère.

—Oui, il faudra faire autre chose, il faudra être heureux !....

—C'est impossible. Je suis si coupable !.....

Elle hocha sa tête pâle.

—C'est moi qui suis coupable, dit-elle. Je t'ai rendu malheureux, et j'eusse cependant donné ma vie pour toi !....

Aveugle que j'ai été !....

Pardonne-moi !..... Je t'ai tant aimé !....

Elle s'attendrissait.

—Non, dit-elle tout à coup, ne pensons pas à ces choses, je n'aurais pas le courage de continuer, et avant l'arrivée de mon père, je veux vous parler.

Venez, mes forces s'en vont ; approchez-vous tous les deux.

Le marquis et Mlle de Candales tombèrent à genoux devant le lit de la martyre.

—Je veux que tu me bénisses quand je ne serai plus là, mon Fabien, et que mon souvenir te reste éternellement doux et bon, plus doux et meilleur que tout !.... dit elle d'une voix émue et pénétrante.

—Ne parle pas ainsi, tu es et resteras toujours ma très grande affection sur terre.

Marguerite sourit tristement :

—Tu as aimé Diane avant moi....

Le mal n'a pas été là....

Non, l'amour est inconscient et involontaire..... qui le sait plus que moi, hélas ?.....

Ce qui n'a pas été bien, c'est que l'aimant, tu en as épousé une autre !....

—Tu mourais, Marguerite, et nous devions tous à ton père !....

Un nuage rose couvrit les traits de la mourante.

—De la pitié ! dit-elle, voilà donc ce que j'ai inspiré !....

Il voulut protester.

La marquise l'arrêta d'un geste.

—A cette pitié, j'ai dû les deux années les plus heureuses de ma vie, fit-elle. Et de cela, je serai reconnaissante.

Fabien, je te délie de tous tes serments que tu as pu faire à ta vieille mère.

Quand je serai morte, je veux que tu deviennes le mari de Mlle de Candales.

Le jeune homme n'osa rien répondre.

Le visage de Marguerite tout à coup devint plus sévère.

—Diane, continua-t-elle en s'adressant à son amie, tu es plus coupable que Fabien, toi, pour beaucoup de raisons....

D'abord tu nous devais bien plus que lui....

Le souvenir de ma mère eût dû te servir d'égide.....

Ensuite, une femme est plus forte qu'un homme contre la passion....

Puis, tu as de la volonté et Fabien n'en a pas.

Mais je te pardonne malgré tout....

Je vais même te faire tant de bien, que je veux forcer les portes peut-être encore closes de ton cœur....

Mlle de Candales tressaillit.

Une rougeur ardente colora sa joue pâle.

—O Marguerite, balbutia-t-elle en couvrant son visage de ses mains, ne m'accable pas....

—Je sais ce que je dis..... Le mari que tu m'as pris, je te le donne.... Tout ce qui m'appartient sera à toi aussi.... Mon père y consentira..... Tu auras tout ce que j'ai en, mes bijoux, ma fortune, mon nom !.....

Je te donne encore bien plus.....

Je te donne ma place !.....

Cette enfant que tu parais aimer, tu seras sa mère.....

Que la maternité, en entrant en toi, te fasse comprendre le bonheur d'être honnête et bonne !.....

Autrement, vois-tu, si Inès souffrait jamais, je crois que je me lèverais de ma tombe pour venir la défendre et te punir !.....

Diane étendit la main.

—Je jure de protéger ta fille, dit-elle, de l'aimer, de me consacrer à elle comme tu l'eusses fait toi-même.

Je rachèterai mon crime par un dévouement si grand, que tu n'en oseras pas en un meilleur, toi, pour elle.....

Fixement, Marguerite la regardait.

Elle se laissa prendre à ce visage si beau, et sur lequel Diane savait si admirablement mettre l'expression qu'elle voulait.

—Je te crois, dit-elle. Mais si jamais tu oubliee ton serment, sois maudite !....

Elle se renversa en arrière, épuisée.

—Pourvu qu'elle vive jusqu'à l'arrivée de son père, balbutiait Mlle de Candales, en essayant de faire revenir la mourante de la profonde syncope dans laquelle elle était plongée.

Avec son adresse redoutable, Diane sentait bien, en effet, que Marguerite seule pouvait faire accepter de M. de Rhodes les projets d'avenir qui secondaient si merveilleusement ses vues et son ambition.

Enfin, un grand remue-ménage se fit entendre dans les chambres voisines.

C'était Jacques, auquel on apprenait la maladie subite de sa fille.

Diane, tout à coup décidée, fit un signe à Fabien.

Celui-ci prit sa place au chevet de l'agonisante, et Mlle de Candales aussitôt se précipita à la rencontre de l'armateur.

—Chut !.... mon parrain.... fit-elle en mettant un doigt sur ses lèvres, elle dort....

M. de Rhodes, qui ne pressentait cependant pas l'état de sa fille, n'avait plus de vivant que les yeux.

Il se soutenait à peine.

—Qu'a-t-elle ? demanda-t-il la gorge serrée affreusement.

—Une syncope subite.

—A-t-elle éprouvé quelque émotion ?

—Non, aucune.

—Que dit le médecin ?

—Elle n'a pas voulu qu'on l'envoyât chercher.

—Il ne fallait pas lui obéir.

Et retrouvant une subite énergie :

—Vite, Baptiste, dit-il au valet de s'ambre, debout dans l'antichambre, prenez le coupé qui est encore attelé, courez chez le docteur Lalande, ramenez-le.

Et sans se soucier de Diane, qui voulait encore lui parler, il entra dans la chambre de sa fille.

Mais à l'aspect de celle-ci, plus blanche qu'une cire et dont la tête appuyée sur les oreillers de dentelles semblait être celle d'une morte, Jacques chancela.

—Mon Dieu ! dit-il, qu'est-ce qu'elle a donc eu ?.....

Il jeta un regard soupçonneux autour de lui.

Fabien, le visage appuyé contre le lit de sa femme, sanglotait horriblement.

Quant à Mlle de Candales, elle était debout celles sur la physionomie de qui on ne lit pas.

Mais comme si la présence de ce père qui l'avait tant aimée était ranimé en la pauvre agonisante sa fragile vie, prête à s'éteindre, Marguerite subitement ouvrit les yeux.

—Papa ! murmura-t-elle avec une expression de bonheur extraordinaire.

Il était déjà auprès d'elle, essayant de se contenir, même de lui sourire, avec cette volonté inflexible qui était en lui.

—Qu'as-tu ? que t'est-il arrivé ? lui demanda-t-il en raffermissant sa voix.

Elle lui sourit divinement.

—J'étais sortie pour aller à la réunion de mon œuvre, tu sais....

—Oui, oui, après ?

—En route je me suis trouvée si fatigués que j'ai écrit à la hâte un mot à Mme de Verteuil....

Puis je suis entrée à l'église Sainte-Eulalie pour me reposer et voir le curé qui m'avait parlé d'un pauvre.

Je voulais attendre ma voiture.... Mon indisposition s'augmenta !.... je ne l'ai pas pu. En arrivant ici, je me suis trouvée très malade.

—Pas autre chose ?

—Non.

—Bien vrai ?

Elle eut un geste lassé et ferma les yeux.

Jacques n'osa pas insister.

La teinte noire qui blêmissait ses paupières augmentait, tandis que ses traits révélaient des tons de plus en plus livides.

Le cœur de Jacques, ainsi que celui de sa fille, menaçait de se rompre dans sa poitrine.

Car elle touchait aux limites de la vie, il le voyait !.....

Et cependant, elle ne s'en doutait point, elle ne voyait ! ..... Vous n'êtes pas seul au monde.... Votre fille nous attend tous les deux !....

Ce fut lui qui donna le bras au jeune homme.

Et on les vit s'éloigner dans la direction d'Astarac, sans que personne osât les accompagner, pas même leur parler.

—Où est mademoiselle ? tel fut le premier mot de Jacques ; car le matin, escortant sa fille, il n'avait pas demandé Diane et ne l'avait point vue.

—Et hier, dans la nursery, lui fut-il répondu.

En effet, la place la plus grande, la plus aérée de la maison, celle où le soleil pénétrait le plus largement, avait été choisie par Mlle de Candales pour y élever la fille de Marguerite.

Jacques, dont le cœur avait battu si étrangement pour Inès, depuis qu'elle était au monde, ne devait pas s'en plaindre.

Quatre à quatre, avec une ardeur de jeune homme, il monta les marches qui le séparaient de cette enfant, tout ce qui lui restait de Blanche et de Marguerite.

En l'entendant arriver dans le grand couloir, Diane sortit de la nursery.

Elle était vêtue d'un deuil sévère.

Jamais elle n'avait été aussi pâle, aussi tragique et aussi belle que dans ce noir austère, qui la drapait des pieds à la tête.

—Ne faites pas de bruit, mon parrain, dit-elle, Inès dort !.....

Ces mots, les mêmes dont elle avait accueilli Jacques au seuil de la chambre de Marguerite agonisante, firent tressaillir l'armateur des pieds à la tête.

Il s'éloigna sans lui répondre, et entra un peu précipitamment dans l'immense pièce.

Les fenêtres et les persiennes étaient hermétiquement closes.

Par la lumière de la porte restée ouverte, on entrevoyait vaguement le berceau.

Jacques s'approcha et souleva les rideaux de dentelle, le cœur lui battant à l'étouffer.

Deux mois passés qu'il ne l'avait pas vue, cette chère petite idole tant aimée !.....

Eh ! oui, pour soigner Fabien, sachant Inès heureuse avec Diane, il avait eu le courage de rester neuf longues semaines loin d'elle !.....

Maintenant, il le sentait ; jamais plus il n'aurait la force de s'en séparer !.....

Il se pencha vers l'enfant.

Elle lui sembla tellement grossie, qu'il ne la reconnut pas.

Alors il la prit, la souleva hors de son berceau, la mit dans ses bras, ainsi qu'il le faisait à Bordeaux.

Mais au lieu de lui sourire, comme jadis, Mlle Inès, au contraire, poussa subitement des cris aigus.

Cette voix !.....

Même dans un cri, des oreilles paternelles distinguent et entendent !.....

Il sembla à Jacques que ce n'était plus la même.

—Ouvre, dit-il à Diane, je veux la voir.

Si impérieux était l'accent que Mlle de Candales n'osa pas résister.

Lentement, elle alla vers une des grandes fenêtres et jeta les persiennes au dehors.

Jacques, de son côté, avait fait quelques pas vers le jour, et bientôt, la lumière entrant à flots, éclaira la petite créature, qui criait et se débattait presque, rageuse et colère dans ses bras.

—Comme elle est rouge, dit-il étonné.

—Vous l'avez réveillée trop brusquement, dit Diane, elle ne vous connaît plus et l'est plus habituée à vous.

En effet, avant ve Mlle de Candales, Inès lui tendit les bras, redoublant ses cris et ses pleurs.

Jacques la passa à sa pupille.

Celle-ci la dévora de caresses, lui parlant dans ce langage instinctif des mères, et que les tout petits comprennent, et qui vite et si bien.

La fillette se calma comme par enchantement.

Jacques continuait son examen.

—Elle a grossi de moitié, dit il, et surtout joliment brunâ...

Ses sourcils imperceptiblement se froncèrent...

Avec une sorte d'orgueil, Diane lui répondit aussitôt sérieusement :

—Oui, elle est très belle. Le lait est si bon ici. Chaque jour, Quant au lait, ce n'est pas étonnant qu'il ne soit plus blanc et délicat comme à Bordeaux, où elle ne sortait jamais. Elle est au contraire toujours dehors. Annette et moi, nous l'élevons comme je l'ai été moi-même.

M. de Rhodes ne répondit pas.

Mais l'enfant calmée, l'ayant à ce moment-là regardé de ses grands yeux clairs, bien ouverts, il tressaillit.

Les yeux !.....

Non, il ne les reconnaissait pas plus que la tête ; pas plus que le teint, pas plus que l'enfant tout entière.

Au lieu de ses beaux yeux bleus, couleur du ciel, semblables à ceux de Marguerite, ces yeux dont il avait tant embrassé les longues paupières frangées d'or soyeux, Inès avait d'admirables prunelles claires, verdâtres, striées d'or, aux longs cils foncés, presque noirs.

Diane qui suivait sur la physionomie de M. de Rhodes chaque impression ressentie, alla d'elle-même au devant de ses objections.

—N'est-ce pas que ses yeux ont changé aussi ? dit-elle simplement.

—Au point que je ne les reconnais pas, dit Jacques en fixant sur Mlle de Candales son regard le pénétrant, le plus scrutateur.

Mais Diane, on le sait, ne se troublait, ni ne bronchait jamais, dans quelque situation difficile qu'elle se trouvât.

—Ce n'est pas étonnant, dit-elle simplement, une enfant de cet âge se transforme tellement dans les premières semaines de sa vie. Moi, je m'aperçois moins de ce changement, car je ne la quitte pas. Mais vous, mon parrain, qui n'avez pas vu Inès depuis tantôt trois mois, cela doit vous frapper beaucoup.

—Oui, beaucoup, en effet, répondit M. de Rhodes désarmé par la simplicité si naturelle de Mlle de Candales, mais troublé en même temps jusqu'au fond des entrailles.

Cependant, il ne reprit point Inès des bras de sa mère adoptive, et quitta la nursery en proie à un bouleversement qu'il ne s'expliquait pas.

Ce fut vers l'appartement de Fabien qu'il se dirigea.

En vain Jacques de Rhodes parcourut-il le petit salon si compétemment meublé, le cabinet de toilette, la chambre Louis XVI en satin bleu pâle aux délicates guirlandes de rosee ; en vain devant ces lieux où sa fille avait vécu si heureuse, tous les effluves du plus violent désespoir montaient-ils de son cœur à son cerveau ; tout était vide, le marquis n'était réellement pas parti.

Même, les paquets, les malles, les valises, ne se voyaient point.

Les contrevents étaient fermés, les portes closes, rien ne disait que les trois pièces silencieuses dussent être occupées par quelqu'un d'attendu.

Jacques se retira.

—Où est M. le marquis ? demanda-t-il au premier domestique qu'il rencontra.

—Je ne le sais pas, monsieur.

—Pourquoi l'appartement de mon gendre n'est-il pas prêt à le recevoir ?

—Monsieur le marquis, je crois, a donné des ordres à Mathieu Puyloo.

—Allez me chercher Mathieu Puyloo. Et dites-lui que je l'attends chez moi.

Quelques minutes après, le vieil intendant se présentait dans le cabinet de travail de Jacques.

Celui-ci répéta sa question.

—Où est M. d'Argelles ? dit-il.

Mathieu avait une lettre à la main.

—M. le marquis, en arrivant ce matin avant l'enterrement de Mme la marquise, m'a défendu de pénétrer dans les appartements de madame.

Et comme je lui demandais :

—Mais alors, où demeurera monsieur le marquis ?.....

Il a éclaté en sanglots et m'a répondu :

—Là, jamais..... je ne le pourrais pas J'y mourrais de chagrin.....

Je n'ai pas osé insister, monsieur, car son désespoir me navait.

Jacques était dépouté par deux sentiments :

Là douleur de Fabien le touchait jusqu'au fond du cœur..... Mais il n'admettait pas les manifestations de cette douleur.

Mais Diane, qui ne le sait, ne se troublait, ni ne bronchait jamais, dans quelque situation difficile qu'elle se trouvât.

—Ce n'est pas étonnant, dit-elle simplement, une enfant de cet âge se transforme tellement dans les premières semaines de sa vie. Moi, je m'aperçois moins de ce changement, car je ne la quitte pas. Mais vous, mon parrain, qui n'avez pas vu Inès depuis tantôt trois mois, cela doit vous frapper beaucoup.

—Oui, beaucoup, en effet, répondit M. de Rhodes désarmé par la simplicité si naturelle de Mlle de Candales, mais troublé en même temps jusqu'au fond des entrailles.

Cependant, il ne reprit point Inès des bras de sa mère adoptive, et quitta la nursery en proie à un bouleversement qu'il ne s'expliquait pas.

Ce fut vers l'appartement de Fabien qu'il se dirigea.

En vain Jacques de Rhodes parcourut-il le petit salon si compétemment meublé, le cabinet de toilette, la chambre Louis XVI en satin bleu pâle aux délicates guirlandes de rosee ; en vain devant ces lieux où sa fille avait vécu si heureuse, tous les effluves du plus violent désespoir montaient-ils de son cœur à son cerveau ; tout était vide, le marquis n'était réellement pas parti.

Même, les paquets, les malles, les valises, ne se voyaient point.

Les contrevents étaient fermés, les portes closes, rien ne disait que les trois pièces silencieuses dussent être occupées par quelqu'un d'attendu.

Jacques se retira.

—Où est M. le marquis ? demanda-t-il au premier domestique qu'il rencontra.

—Je ne le sais pas, monsieur.

—Pourquoi l'appartement de mon gendre n'est-il pas prêt à le recevoir ?

—Monsieur le marquis, je crois, a donné des ordres à Mathieu Puyloo.

—Allez me chercher Mathieu Puyloo. Et dites-lui que je l'attends chez moi.

Quelques minutes après, le vieil intendant se présentait dans le cabinet de travail de Jacques.

Celui-ci répéta sa question.

—Où est M. d'Argelles ? dit-il.

Mathieu avait une lettre à la main.

—M. le marquis, en arrivant ce matin avant l'enterrement de Mme la marquise, m'a défendu de pénétrer dans les appartements de madame.

Et comme je lui demandais :

—Mais alors, où demeurera monsieur le marquis ?.....

Il a éclaté en sanglots et m'a répondu :

—Là, jamais..... je ne le pourrais pas J'y mourrais de chagrin.....

Je n'ai pas osé insister, monsieur, car son désespoir me navait.

Jacques était dépouté par deux sentiments :

Là douleur de Fabien le touchait jusqu'au fond du cœur..... Mais il n'admettait pas les manifestations de cette douleur.

N'est-ce pas une consolation, en effet, quand l'union a été aussi intime qu'il supposait avoir été celle de sa fille et de son gendre, de ne jamais quitter les lieux qui vous rappellent l'être adoré de rev